

Max Loreau

Considérations sur le poétique et sa tâche aujourd'hui

1) Dans la langue il arrive que le corps passe. Il peut se faire que le tissu des mots se déchire, que son fil casse. Dans l'accroc s'ouvre alors quelque chose qui échappe aux mots. Mais il y a aussi un autre événement qui, lui, traverse la langue d'un bout à l'autre. Le mot n'existe que par le dire, et le dire n'existe lui-même que par la mise en train de la parole. Cet avènement de la parole en amont du langage dans la venue à l'expression de ce dernier est l'accroc initial ou pour employer le mot grec auquel on reviendra plus loin : le $\chi\acute{\alpha}\sigma\mu\alpha$ — l'ouverture béante — sans laquelle le langage ne peut être. Le langage comporte donc nécessairement à sa naissance l'ouverture d'un accroc qui est son fond. Dans cet accroc passe ce qui n'est pas mots, donc ce qui n'est pas pensée. Dans cet accroc passe l'autre de la pensée — le corps.

Le corps ne passe que par éclairs. En effet, s'il vient à l'éclat, c'est par une rupture dans les mots. Ce n'est donc pas par les mots qu'il advient, non plus que par aucun des instruments dont la pensée dispose. Les mots sont le fini, le mesuré. Comme tel le corps, en son surgissement, est le non-mesuré, l'illimité. Il échappe à la prévision de la mesure. En d'autres termes, pour nous qui sommes mots et mesure et ne pouvons avoir des échappées sur lui que depuis les mots, le corps est par essence l'imprévu, l'inattendu, l'éclair. Il est ce qui surgit *de soi*. Il ne se laisse pas annoncer, prévoir. Surgissant, il vient par surprise : il est instantané. Il en résulte que, d'une part, il est l'illimité, et que, de l'autre, il est instantané. Il est l'illimité en tant qu'instantané — c'est-à-dire en tant que ce qui presse et menace (*instare*). L'illimité en tant qu'instantané, c'est le tout de l'illimité advenant d'un coup. Le corps est donc le tout de l'illimité survenant d'un coup. En tant qu'illimité, il est l'espace total ; en tant qu'instantané, il est le temps total. Le corps est donc le surgissement du temps total et de l'espace total. Voilà ce qu'il laisse forcément advenir avec soi et par soi : l'illimité du temps total et de l'espace total en tant qu'instantanés.

Quant à nous, cet éclair, nous n'y avons accès que depuis le langage et grâce à lui. Aussi le corps est-il l'illimité du temps et de l'espace surgissant au cœur du langage.

2) Il va presque sans dire que le langage sort transmué de se frotter au corps. Le mot n'est plus cette unité modeste dont nous avons l'usage. Il est, tout au contraire, ce qui, dans ce contact, prend essor à partir de la Dèmesure et contre elle. Il est l'illimité s'insurgeant contre soi et s'imposant mesure ; l'Excessif surgissant et s'instituant en tant que limite. Il cesse d'être un outil de communication ou d'expression d'idées pour prendre son ampleur de logos poétique. Dans un tel logos, la mesure est le signe de la dèmesure qui s'est initialement ouverte au fond même du langage.

Or, ainsi prise, la mesure, qu'est-ce ? C'est l'explosion d'une coupe dans le Dèmesuré ; c'est le sectionnement, la fragmentation de l'illimité ; l'institution en ce dernier d'une cadence qui le nie et se reprend sans cesse contre la menace de ce fond qu'est l'illimité. Autrement dit, la mesure est rythme. Comme tel le rythme constitue la mémoire ou le rappel de la démesure initiale, c'est-à-dire du corps et de son irruption au cœur du langage. Le rythme est ce par quoi le corps subsiste et agit dans la langue. Le corps oblige celle-ci à se faire frapper, ictus, attaque.

Il est cette dimension de démesure qui, jaillissant au milieu du langage, le frappe de dérèglement et l'astreint à se réaffirmer perpétuellement comme mesure ou nombre. Rappelé à l'ordre de cette force, le langage, par essence, est mesure portant en soi la mémoire de la démesure dont il est né et dont la menace subsiste en lui. Et la nécessité interne du perpétuel retour de la langue à la frappe, à l'attaque (rythmique) est ce qui détermine la régénération du langage par la poésie.

Le travail de la poésie consiste donc à transmuier l'éclair du corps — c'est-à-dire de l'illimité du temps et de l'espace totaux — en un déroulement mesuré, nombreux. Et il consiste à faire en sorte que, dans la succession mesurée de ce déroulement, l'infini de l'éclair ne se perde pas : que l'égrènement des mots se fasse illimité ou *donne lieu* à l'illimité. Autrement dit, l'activité du rythme tient dans une transmutation double aux mouvements inverses et simultanés : d'une part dans la transmutation de la parole du corps en une écriture mesurée, et de l'autre en même temps, dans la transmutation de l'écriture (mesurée) en une parole du corps, comme telle illimitée. Cette double conversion engendrée d'un seul et même trait est proprement la poésie. D'où il suit que le poétique est la réorganisation ou la réinvention rythmée, mesurée, de la langue autour d'une irruption centrale démesurée qui, à la lettre, la met en chaos — fait surgir en son centre un gouffre béant (chaos) qui la plonge dans la confusion (chaos).

3) Une telle notion du poétique est loin de concerner uniquement le champ spécifique de la poésie pure et simple. Il fut un temps où le poétique tel qu'il vient d'être saisi était au cœur du politique, et ce temps est précisément celui où a pris naissance le mode d'existence politique dont l'Occident se réclame aujourd'hui encore. Dans les affaires publiques, dans toutes les circonstances marquantes de la vie politique, les Grecs se référaient à la parole de l'oracle. Ils laissaient s'échapper l'oracle, autour duquel s'organisaient les temps forts de leur existence. Ce faisant, à quels gestes se confiaient-ils ? Ils se penchaient sur le $\chi\acute{\alpha}\sigma\mu\alpha$, c'est-à-dire sur une ouverture ou bâillement dans le sol d'où sortaient des émanations sulfureuses qui donnaient la parole prophétique c'est-à-dire la parole obscure et enfouie qui par la bouche de la pythie allait devenir source de lumière. Ou bien encore, prêtant l'oreille aux chênes, ils s'en remettaient au bruissement des feuilles agitées par le vent, laissant un murmure indécis chercher en soi et à partir de soi la voie de la parole, de la pensée, des mots. L'oracle était ainsi l'irruption de l'illimité dans le monde des formes réglées, autour de quoi ensuite le discours politique se réorganisait depuis la secousse de cette irruption. Il était une faille d'infini dans la langue, qui exigeait que celle-ci se reforme et se reconstitue dans sa totalité à partir de cette faille elle-même. Les Grecs vivaient le poétique comme dimension de l'existence entière, comme dimension originaire des formes de l'activité commune. Autour de l'oracle, la politique même était poétique. L'irruption des puissances émanées du corps de la terre obligeait le logos politique et ses arrangements, donc ses prévisions, à se mettre en jeu. Ce qui signifie que le politique était lui aussi fiction de langage : dans ses moments décisifs, l'activité politique consistait dans une réinstitution du tout du logos commun à partir de la parole indéterminée et déconcertante qui l'avait fait chanceler. Sans doute est-ce là qu'il faut trouver l'essence de la

démocratie à laquelle les Grecs ont donné naissance : dans cette instauration de la pratique politique comme une perpétuelle fiction de langage collective, et non seulement comme une fiction *de* langage mais bien plutôt comme une fiction incessante *du* Logos politique comme tel. La fiction du Logos — le poétique — comme vie de l'être était au cœur du politique : c'est cela même qui a engendré la démocratie.

4) Et aujourd'hui, que signifie le poétique ? Où conduit-il ? Quelle est sa tâche ? Foncièrement sa tâche est la même, et cependant elle a changé du tout au tout. Elle est devenue beaucoup plus radicale pour cette raison que la situation de la langue relativement au corps s'est considérablement modifiée. Aujourd'hui le langage du temps se trouve à chaque instant tout entier stocké dans des mémoires électroniques — ou en mesure de l'être ; il est tout entier prêt à répondre instantanément à la demande. La totalité du langage est par avance disponible dans ses combinaisons possibles, ou *a priori* assurée de pouvoir l'être. Comme telle, la langue ne laisse plus aucune place en soi pour l'irruption du corps, qu'elle refoule hors de ses limites — c'est en tout cas son idéal *a priori*. Le jeu du corps ne fait plus partie intégrante de l'essence du langage puisque le langage établi, stockable, occupe *a priori* le champ entier de l'être. De ce fait, la seule chose qui puisse encore être mise en jeu c'est le langage en totalité tel qu'il fonctionne effectivement, c'est-à-dire l'essence même du logos. En d'autres termes, ce n'est pas le regard sur la langue qui doit changer mais le regard même *du* langage ; ce n'est pas la façon dont nous le regardons qui doit se transmuier, mais la façon dont le langage lui-même regarde, c'est-à-dire son essence. Pour situer les choses relativement à la façon dont elles se sont présentées chez les Grecs, la tâche n'est plus celle d'une mise en question du langage obligeant à une fiction incessante du logos. La tâche est devenue celle d'une fiction de l'essence de la langue. C'est l'essence de la langue qui doit être recommencée — plus exactement : commencée, puisque cette essence n'a jamais été construite mais a toujours été donnée, décrite à partir de son fait, de ses produits, c'est-à-dire des mots en tant qu'idées ou instruments. Voilà ce que signifie que l'entreprise du poétique soit aujourd'hui devenue radicale : étant donné ce que sont aujourd'hui le langage et par suite l'étreinte massive de la culture, lorsqu'on affirme qu'il faut transformer l'essence du langage, il ne saurait s'agir d'une simple invitation à réviser et amender le langage pour machines et cerveaux à stocker des informations qui a cours, mais au contraire de la nécessité qu'il y a de forger à neuf le logos en tant que la parole — c'est-à-dire l'événement du corps — en fait d'avance partie et le rend possible comme tel. C'est le logos lui-même qui doit être re-joué et re-construit sur des bases nouvelles. Une genèse de l'essence de la langue : c'est une entreprise éminemment philosophique. Et c'est en même temps devenu aussi la tâche du poétique. Aujourd'hui, plus que toujours, l'entreprise poétique est entreprise philosophique, et le travail fondamental de la philosophie est travail poétique. Aujourd'hui, plus que toujours, la poésie et la philosophie convergent dans une œuvre commune.